

Michelle SZKILNIK

# LA VIE POSTHUME DU JOUVENCEL

Réceptions d'un livre sur la guerre  
XV<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècle



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2022

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## TRACES ET TRAQUE UNE INTRODUCTION

« There was a note from Big D sent via e-mail to Chance's computer, the same that contained Raymond Blackstone's lecherous porn.

*Battle is a joyous thing. We love each other so much in battle. If we see that our cause is just and our kinsmen fight boldly, tears come to our eyes. A sweet joy rises in our hearts. ... This brings such delight that anyone who has not felt it cannot say how wonderful it is. Do you think that someone who feels this is afraid of death? ... He is so strengthened, so delighted, that he doesn't know where he is. Truly, he fears nothing in the world. – Jean de Bueil, 1465.*

« My God, » Chance said to no one in particular, the fleeting sense of euphoria so recently experienced having by now pretty much deserted him altogether. »

Kem Nunn, *Chance*, New York, Scribner<sup>1</sup>, 2014, p. 142.

Que vient faire cette citation du *Jouvencel* de Jean de Bueil dans un roman policier américain contemporain racontant la lente descente dans le monde du crime et de la folie d'un neuropsychiatre empêtré dans son divorce, ses problèmes financiers et sa malencontreuse relation amoureuse avec une patiente schizophrénique, mariée à un policier véreux ? Cette surprenante découverte faite doublement sous le signe de la chance (les médiévaux, comme Jean de Bueil, parleraient peut-être de Fortune) montre à la fois la difficulté et l'intérêt de retracer la vie posthume d'une œuvre dont on aurait pu penser *a priori* qu'elle n'a guère eu de public au-delà de son époque ou du cercle des érudits modernes. Or au fil de mes recherches, je me suis aperçue que ce livre et son auteur avaient nourri de manière sans

---

<sup>1</sup> Traduction française de Clément Baude, Paris, Sonatine, 2017.

doute souterraine le discours sur la guerre et sur ceux qui la font jusqu'à aujourd'hui. Big D, le personnage qui envoie la citation de Jean de Bueil au docteur Eldon Chance, est un grand lecteur de traités de guerre, qui a fréquenté les soldats de retour des guerres d'Irak et d'Afghanistan<sup>2</sup>. L'idéal qu'offre le *Jouvencel* et les leçons qu'il dispense dans le contexte de la guerre de Cent Ans résonnent donc de manière étrange à notre époque. Jean de Bueil serait-il l'ancêtre des aventuriers des guerres post-coloniales, soldats réguliers des armées modernes engagées dans des opérations de « maintien de la paix » ou mercenaires indépendants<sup>3</sup> ?

Le singulier attrait qu'exercent encore la guerre de Cent Ans et ses héros se mesure aussi au fait qu'ils font retour dans le discours politique contemporain. Célébrant l'héroïsme du lieutenant-colonel Arnaut Beltrame qui s'est volontairement substitué à un otage le 23 mars 2018 à Trèbes<sup>4</sup>, le président Emmanuel Macron a ainsi évoqué « les ombres chevaleresques des cavaliers de Reims et de Patay, des héros anonymes de Verdun et des Justes, des compagnons de Jeanne et de ceux de Kieffer »<sup>5</sup>. Au milieu des souvenirs des deux guerres mondiales, Patay et Jeanne font eux aussi resurgir ceux de la guerre de Cent ans dans laquelle s'est illustré, aux côtés de la Pucelle d'Orléans, Jean de Bueil, un de ces hommes d'armes dont le gendarme Arnaut Beltrame serait, selon E. Macron, le lointain descendant. Le jeune Jean de Bueil, qui servait sous les ordres de La Hire, fut en effet l'un des cavaliers de Patay<sup>6</sup>, où les troupes du futur Charles VII remportèrent une éclatante victoire sur les Anglais le 18 juin 1429. Il participa à la campagne de reconquête des

---

<sup>2</sup> Cet étrange compagnon de Chance, passionné d'arts martiaux, ancien drogué, victime d'abus sexuels dans son enfance, violent et hospitalisé à plusieurs reprises dans des institutions psychiatriques, lui donne à lire un ouvrage sur Alexandre le Grand et l'entraîne dans le maniement des armes blanches. Mais Chance confesse son incapacité à saisir l'ivresse du combat (« the glory of battle eluding him altogether »).

<sup>3</sup> C'est ce que suggère Aragon en comparant les grandes compagnies médiévales aux « Affreux du Congo » dans la *Mise à mort*. Voir *infra* chapitre 5.

<sup>4</sup> Prononcé le mercredi 28 mars 2018 dans la cour d'honneur des Invalides à Paris.

<sup>5</sup> La « plume » d'E. Macron était à ce moment-là Sylvain Fort, son conseiller de communication durant la campagne présidentielle. Agrégé de Lettres Classiques, docteur en études germaniques (avec une thèse sur Schiller), essayiste, critique musical et traducteur d'allemand et de grec ancien, il a été nommé conseiller chargé aux discours et à la mémoire dans le cabinet de la présidence de la République en juin 2017. La création de ce poste nouveau s'inscrit dans la volonté de construire un discours national (<https://www.lejdd.fr/Politique/macron-nomme-un-monsieur-memoire-a-leysee-3350687>, consulté le 6 avril 2020).

<sup>6</sup> Voir l'introduction de Camille Favre dans *Le Jouvencel* par Jean de Bueil, *suivi du commentaire de Guillaume Tringant*, introduction par Camille Favre, texte établi par Léon Lecestre, Paris, Société de l'Histoire de France, 1887, 2 vol., vol. I, p. xxv, note 5.

villes de Loire et était présent à Reims quand Charles y fut sacré roi. Il resta fidèle à Charles VII tout au long de sa carrière militaire et au soir de sa vie écrivit un livre appelé à une belle postérité: *Le Jouvencel*, qui exalte le sacrifice de sa vie au service d'une cause juste :

Dieu ayme bien ceulx qui exposent leurs corps a vouloir faire la raison aux ingrats, aux descongnez, aux proterves et orgueilleux et qui vont contre bonne equité<sup>7</sup>.

[Dieu aime ceux qui exposent leur corps pour faire entendre raison aux ingrats, aux oublieux, aux présomptueux et orgueilleux, ceux qui vont contre droite justice].

Ce sont les traces, avérées ou possibles, qu'ont laissées le grand capitaine et son *Jouvencel* jusqu'à aujourd'hui, que j'ai tenté de retrouver et d'étudier pour montrer comment ce texte, par l'apologie de la guerre et de la vie militaire qu'il diffuse, a pu contribuer à construire une image de l'homme d'armes qui a resurgi avec force dans l'actualité. Tâche délicate, tâche futile, dira-t-on peut-être, n'était que l'héroïsme est devenu une valeur omniprésente dans le discours public aujourd'hui. Les héros, militaires ou civils, sont partout. Ils sont célébrés avec révérence et enthousiasme par nos dirigeants et par nous-mêmes. Certes, cette promotion de l'héroïsme et la rhétorique guerrière qui l'accompagne, même en dehors de toute situation de guerre réelle, ou du moins alors que la guerre reste une réalité lointaine, ne vont pas sans poser de nombreuses questions. Valoriser le héros, n'est-ce pas oublier la victime ou, plus grave encore, exonérer de toute responsabilité ceux qui ont rendu l'émergence du héros inévitable? Si le monde était en paix, si chacun y trouvait sa place légitime, si la justice régnait partout, il n'y aurait pas de héros. Le héros surgit quand se produit un déséquilibre qu'il a à charge de corriger, avant, normalement, de rentrer dans le rang. Son action pointe un problème antérieur qu'il aurait fallu régler pour éviter cette intervention. De ce point de vue, la leçon du *Jouvencel* est plutôt pessimiste. Jean de Bueil, dans son prologue, fait remonter la guerre à l'envie que Caïn nourrissait à l'égard d'Abel. Ce premier conflit fraternel a généré tous les suivants :

Parquoy appert evidemment le trouble et le conflict d'icelle mortelle pestilence avoir prins naissance, origine et commencement d'une seule personne et par succession de temps avoir pullulé et multiplié ses branches selon l'acroissement et multiplication de l'umain lignaige. (...) discort et

---

<sup>7</sup> Jean de Bueil, *Le Jouvencel*, éd. M. Szkilnik, Paris, Champion, 2018, p. 291. C'est mon édition de référence dans l'ensemble de mon étude, sauf indication contraire.

discencion de tout temps ont eu cours es parties du monde et n'est point a doubter que s'ilz ont cessé es aucunes parties de la terre qu'ilz n'ayent tant plus enforcié et renouvelé es autres. (*Jouvencel*, p. 145).

[D'où il apparaît clairement que le trouble et l'antagonisme de ce fléau mortel est né et a trouvé son origine et son commencement en une seule personne, et au fil du temps a pullulé et a étendu ses ramifications au fur et à mesure de l'accroissement de la population et de la multiplication des hommes (...) de tout temps la discorde et la dissension se sont manifestées dans toutes les parties du monde et il ne faut pas douter que si elles se sont arrêtées dans une partie de la terre, elles se sont déployées et renforcées de plus belle dans d'autres.]

Avec un certain fatalisme, Jean de Bueil accepte cet état de fait qui justifie l'existence de la chevalerie « ordonné[e] (...) pour conserver, deffendre et garder le peuple en tranquillité qui communement est le plus grevé par les adversités de la guerre. » (« établie pour conserver, défendre et protéger le peuple qui est en général le plus éprouvé par les malheurs de la guerre », *Jouvencel*, p. 145). Voilà qui signe aussi l'acte de naissance du héros militaire. On objectera que Jean de Bueil ne distingue pas ici un individu, mais une classe d'hommes chargée collectivement de protéger le peuple. Quelques lignes plus bas, cependant, il expose son projet, et il s'agit bien de promouvoir un homme singulier appelé à un destin extraordinaire :

Si ay voulu commencer la premiere partie en faisant mention d'un seul homme lequel, combien qu'il feust noble homme de lignee si estoit il nez trespouvre et indigent des biens de fortune. Mais par soy bien gouverner et entretenir, il parvient en la fin a ung tresgrant honneur. (*Jouvencel*, p. 147). [J'ai ainsi voulu commencer la première partie en mentionnant un homme singulier qui, bien que de noble lignage, était né pauvre et privé des biens de Fortune. Mais par son bon comportement, il parvint finalement à un état très honorable.]

Même si la carrière exceptionnelle du Jouvencel est présentée en exemple « a ceulx qui suivent les merveilleuses aventures de la guerre, [pour (*leur*) donner cuer et volonté] de tousjours bien faire et accroistre leur hardement de bien en myeulx » (« à ceux qui s'engagent dans les extraordinaires aventures de la guerre, afin de leur donner l'énergie et la volonté de toujours bien agir et d'accroître leur vaillance de plus en plus », *Jouvencel*, p. 146), il est bien entendu que c'est un idéal et la dimension quasi allégorique du personnage, au début au moins, le rend difficilement accessible.

Le Jouvencel est-il toutefois un personnage proprement héroïque ? Sans doute pas au sens où l'est le Roland de la chanson de geste. Le texte

de Jean de Bueil n'a rien d'épique. Au demeurant, ce grand capitaine aurait sans doute jugé irresponsable le refus de sonner du cor au vu de l'hécatombe que cette action d'éclat a entraînée. Le *Jouvencel* ne mentionne qu'une fois Roland et ses compagnons et il le fait d'une manière pour le moins ambiguë. Il parle de

la grant destrousse de Roland, Olivier et autres vaillans hommes en ce temps la ducs, contes fieuvez et pers de France, qui fut faicte es plains de Roncevaux par l'admiral Balligant qui pour lors occupoit les marches de Secile (*Jouvencel*, p. 183).

[la grande déconfiture de Roland, Olivier et les autres vaillants hommes, à cette époque-là ducs, comtes et pairs de France, menée à Roncevaux par l'amiral Baligant qui alors occupait les marches de Sicile.]

En ne retenant que les conséquences de la bataille de Roncevaux, la *destrousse*, il laisse même entendre que les Sarrasins ont remporté la bataille. Qui plus est, il confond Marsile et Baligant, effaçant de cette manière la vengeance de Charlemagne et l'ultime victoire des armées chrétiennes. À quoi a donc servi le sacrifice de tant de vaillants hommes, est-on en droit de se demander. Le héros que Jean de Bueil admire, ce n'est donc pas Roland, mais Ogier le Danois, et il l'admire pour sa fidélité au roi et sa fermeté dans l'épreuve. Emprisonné injustement par son souverain, Ogier se remet pourtant à son service quand il est libéré et, loin d'affaiblir son courage, l'adversité l'a redoublé. Voilà qui n'est pas sans rappeler la mise à l'écart de Jean de Bueil quand Louis XI accède au trône, puis son retour en grâce. Héroïque, Ogier l'est par sa résistance, son endurance, qualités que le *Jouvencel* possède au plus haut point. C'est aussi un héros raisonnable, si l'on peut risquer ce quasi oxymore. Il n'a certes pas peur de se battre, il éprouve même un vrai plaisir à affronter les ennemis<sup>8</sup>, mais il considère que la guerre est un art et une science : « la conduite de la guerre est artificieuse et subtile » (« la conduite de la guerre nécessite art et subtilité », *Jouvencel*, p. 146). Elle requiert autre chose que la force brute des héros épiques. Le *Jouvencel* est, avec le *Livre des faits d'armes et de chevalerie* de Christine de Pizan, l'un des premiers textes médiévaux français à valoriser les stratagèmes, la ruse, l'intelligence militaire<sup>9</sup>. Les grands chefs de guerre que Jean de Bueil estime et qu'il mentionne sont

<sup>8</sup> Voir mon article, « Déplaisir de la cour et joie du champ de bataille dans le *Jouvencel* de Jean de Bueil », *Le Moyen Français* 62 (2008), p. 117-132.

<sup>9</sup> À même époque, en Italie, les traités recommandant l'usage de la ruse se répandent aussi. Voir Frédérique Verrier, *Les armes de Minerve. L'humanisme militaire dans l'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.

César et Hannibal pour leurs qualités de stratège. Un nouveau modèle d'héroïsme est en train de remplacer le modèle chevaleresque. La vision de la guerre de Jean de Bueil est nourrie par son expérience personnelle, mais aussi par toutes les réflexions politiques, idéologiques et sociales, qu'a suscitées l'état de guerre endémique de la France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Ce capitaine est un remarquable témoin de la transformation que le métier des armes et la notion de gloire et d'héroïsme ont subi durant cette période. La chevalerie française, décimée à Crécy en 1348, à Poitiers en 1356, puis à Azincourt en 1415, ne peut plus se réclamer de l'idéal héroïque porté par un Geoffroy de Charny, un siècle auparavant, et doit s'adapter aux nouvelles réalités militaires. La victoire française à Castillon en 1453 montre qu'elle a su le faire. S'agit-il encore de chevalerie ? Il est notable que, dans son texte, Jean de Bueil utilise assez peu le terme de chevalier, et le plus souvent pour évoquer les hauts faits des hommes du passé. Il parle plutôt de gens de guerre ou de gens d'armes, dont certains sont des cavaliers, mais d'autres des fantassins. De manière générale, les actions décrites, batailles, sièges, divers coups de main, mettent en œuvre les tactiques qui se répandent dans les guerres du XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi le *Jouvencel* propose-t-il un nouvel idéal de guerrier. Johan Huizinga l'avait bien vu qui déclare « c'est dans ce livre (...) que l'esprit de chevalerie fait place à l'esprit militaire<sup>10</sup>. » Or cet idéal est celui qui a encore grandement cours aujourd'hui.

Si j'ai dit que retracer la survie du livre de Jean de Bueil était une opération délicate, c'est parce je ne me bornerai pas à repérer les cas évidents d'intertextualité. Lorsqu'Aragon, dans la *Mise à mort* et dans *Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit*, cite le *Jouvencel*, il n'y a aucun doute sur le fait qu'il l'a lu et bien lu. Mais les traces sont parfois beaucoup plus ténues. Quand Julien Gracq déclare dans ses *Manuscrits de guerre* :

Après tout, nous sommes jeunes, bien portants, et l'inconnu qui nous fait face nous affriande malgré tout quelque peu, du moment que nous ne l'affrontons pas dans les pires conditions<sup>11</sup>.

il semble pasticher le capitaine du *Jouvencel* expliquant à sa jeune recrue : « La guerre est une friande chose pour un jeune homme comme vous quant il y a le cœur » (« la guerre est un bon morceau pour un jeune

---

<sup>10</sup> Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, trad. J. Bastin, Paris, Payot, 2015 (1932), p. 161.

<sup>11</sup> Julien Gracq, *Manuscrits de guerre*, Paris, Corti, 2011, p. 131.

homme comme vous quand il y met son cœur», *Jouvencel*, p. 210). Est-ce une simple coïncidence ? Gracq retrouve-t-il les mots du capitaine parce qu'il les a lus, parce qu'il les a entendus, ou parce que les jeunes soldats, à quelque époque que ce soit, envisagent la guerre comme une gourmandise et que le verbe vieilli *affriander* vient naturellement sous la plume d'un écrivain dont on sait qu'il aime les termes rares et précieux ? Est-on en présence de ce que Michael Riffaterre appelle une «agrammaticalité», la trace d'un texte antérieur<sup>12</sup> ? Si Gracq était encore en vie, saurait-il même répondre à ces questions ?

Le cas de Gracq pose un problème à la fois irritant et passionnant : le *Jouvencel* a-t-il vraiment alimenté un discours sur la guerre et promu une nouvelle image du guerrier ? S'agit-il en d'autres termes d'un phénomène d'innutrition, en tel cas il y a bel et bien influence, même s'il est impossible de retracer le cheminement exact du texte<sup>13</sup> ? Ou bien, a-t-il cristallisé au XV<sup>e</sup> siècle des sortes d'invariants du discours héroïque que d'autres écrivains ont retrouvés à leur tour plusieurs siècles plus tard ? L'émergence de ce qui nous semble un nouvel idéal militaire durant la guerre de Cent ans a-t-elle été favorisée par des conditions historiques et sociales qui, en vérité, n'ont révélé qu'une des déclinaisons possibles, et non infinies, de la figure du guerrier ? Des circonstances voisines, sans être identiques, à d'autres époques, ont pu entraîner le retour de cet idéal qui entre alors en résonance avec les héros du passé. Aragon, d'une certaine manière, apporte une réponse : il a lu le *Jouvencel* et l'on peut établir un lien indiscutable entre son œuvre et celle de Jean de Bueil. Mais si l'histoire du capitaine du XV<sup>e</sup> siècle lui a permis de penser sa propre guerre, comme on le verra, c'est qu'elle fait écho à son expérience. Aragon a reconnu l'analogie entre son «moment» et celui de Jean de Bueil.

Cette analogie est toutefois culturellement construite et les invariants du discours héroïque que je mentionnais ne sont sans doute pas

---

<sup>12</sup> Michael Riffaterre, «L'Intertexte inconnu», *Littérature* n° 41, 1981, p. 4-7. Une «agrammaticalité» est une «anomalie intratextuelle», «la perception dans le texte de la trace de l'intertexte» (p. 5).

<sup>13</sup> Je préfère utiliser la notion d'innutrition que les concepts de spectrologie ou d'hantologie théorisés par Jacques Derrida dans *Spectres de Marx : l'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle internationale*, (Paris, Galilée, 1993), même si, on le verra, l'œuvre de certains écrivains est bel et bien hantée par des lectures antérieures. Le *Jouvencel* n'a pas eu l'impact d'un *Roman de la Rose*, texte à propos duquel Helen Swift a pu utiliser avec profit les concepts de Derrida (voir *Gender, Writing, and Performance. Men Defending Women in Late Medieval France (1440-1538)*, Oxford, Oxford University Press, 2008). Le *Jouvencel* n'a suscité aucun débat, aucune controverse. Il a été lu, absorbé ou négligé, et son occasionnelle «revenance» n'en fait pas l'étendard d'une position intellectuelle ou politique.



inscrits dans la psyché humaine. Si la plupart des peuples font la guerre, si tout en étant «propre ennemie de nature», selon Jean de Bueil («proprement opposée à la nature», *Jouvencel* p. 145), la guerre apparaît pourtant comme un état «naturel»<sup>14</sup>, l'image ou les images du guerrier dépendent des cultures et de leurs manières de gérer les conflits. Le modèle occidental s'est édifié au fil des siècles, au fil de traditions transmises par l'expérience, par la parole et par les textes. Kate McLoughlin a montré comment pour écrire la guerre, les écrivains, depuis Homère jusqu'aux auteurs contemporains, en passant par Tolstoï, sont souvent réduits à reprendre soit des textes antérieurs, soit des représentations qui circulent dans la société sous d'autres formes (films, images, récits oraux etc.) :

«Written war representation itself is thickly textual : depictions of conflict typically contain and comment upon other depictions of conflict (...). Simultaneously impossible and necessary to convey, war gives rise to representations that are palimpsestic, self-reflexive, hypertextual<sup>15</sup>.»

Que certains écrits aient joué un rôle important dans la formation de l'idéal militaire et dans la représentation de la guerre, l'étonnant succès du *De Re militari* de Végèce en est la preuve<sup>16</sup>. Mais mêmes les textes en apparence mineurs et oubliés ont participé à la création des modèles. Le discours occidental sur la guerre, dans sa diversité, bien mise en évidence dans le *Traité de polémologie* de G. Bouthoul, est un grand fleuve dont les eaux charrient la mémoire homéopathique (ou non) de réflexions variées et contradictoires.

Mon hypothèse est que le *Jouvencel* a contribué à ce discours et que les rencontres en apparence fortuites dans une œuvre postérieure sont la trace quasi imperceptible qu'il a laissée dans cette construction collective.

Mon étude s'inscrit dans la lignée de travaux d'historiens comme Gerd Krumeich (*Jeanne d'Arc à travers l'histoire*<sup>17</sup>), Robert Morrissey

---

<sup>14</sup> C'est l'un des arguments essentiels chez les apologistes de la guerre selon Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Bibliothèque Scientifique Payot, 1961, p. 89.

<sup>15</sup> Kate McLoughlin, *Authoring War. The Literary Representation of War from the Iliad to Iraq*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 7-8.

<sup>16</sup> Pour le Moyen Âge, voir le livre de Christopher Allmand, *The De Re Militari of Vegetius. The Reception, Transmission and Legacy of a Roman Text in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

<sup>17</sup> Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers les siècles*, Paris, Albin Michel, 1993, rééd., Paris, Belin, 2017, avec une préface de Pierre Nora. Voir en particulier son introduction et le premier chapitre.

(*L'empereur à la barbe fleurie*<sup>18</sup>) ou John Tolan (*Le Saint et le Sultan*<sup>19</sup>) qui s'intéressent moins à la signification et à l'importance historiques d'un événement (ou d'un personnage) au moment où il s'est produit (a vécu) qu'à la manière dont il a été inlassablement repris, commenté et façonné pour dire quelque chose de nouveau, quelque chose qui intéresse l'époque où il est réactivé. Toutefois la singularité de mon objet est qu'il n'est pas un événement, mais un texte, une fiction à portée morale, didactique, fondée sur l'expérience historique d'un homme de guerre sans en être toutefois le récit. En ce sens, le *Jouvencel* est un objet vraiment insolite, très différent par exemple des *Commentaires* que Blaise de Monluc compose un siècle plus tard, ou des nombreux traités de stratégie composés au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme celui du Maréchal de Saxe.

Cette étude s'intègre aussi dans un champ de recherches très dynamiques menées en particulier par Mireille Séguy et Nathalie Koble. Dans l'ouvrage collectif *Passé, Présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*, qu'elles ont dirigé, elles interrogent le lien entre le Moyen Âge et l'invention contemporaine et constatent que :

Dans [l]es productions [contemporaines] la rencontre avec le Moyen Âge peut résulter d'une connaissance intime ou érudite des modèles médiévaux exploités, être abordée par le biais d'œuvres secondes plus récentes, théoriques ou esthétiques, ou même être fortuite et peu documentée ; elle peut être récurrente ou bien ponctuelle dans le travail d'un artiste ; centrale ou secondaire ; affichée, métamorphosée jusqu'à la défiguration ou dérobée – mais elle y est toujours précise et ne prétend jamais restituer une image globalisante, sans distance du «Moyen Âge». Elle paraît au contraire répondre à une nécessité d'ordre interne, propre à l'ensemble qui l'accueille : chaque œuvre travaille en se limitant à l'exploitation de quelques modèles, toujours soumis à un jeu de réappropriation et intégrés dans un projet esthétique qui détermine la cohérence d'un parcours et met au jour la force de sa singularité, de sa problématique «contemporanéité»<sup>20</sup>.

Les processus de récupération du *Jouvencel* diffèrent au fil des siècles, mais les modalités définies dans la citation décrivent bien certaines des appropriations qui en ont été faites et, de manière intéressante, pas

---

<sup>18</sup> Robert Morrissey, *L'empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>19</sup> John Tolan, *Le Saint chez le Sultan. La rencontre de François d'Assise et de l'Islam. Huit siècles d'interprétation*, Paris, Seuil, 2007.

<sup>20</sup> *Passé, Présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*, sous la direction de Nathalie Koble et Mireille Séguy, Paris, éditions ENS-Rue d'Ulm, 2009, introduction p. 11.

seulement aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Comme le suggèrent les deux autrices, la résurgence d'un texte peut être « fortuite et peu documentée », évasive, invérifiable donc. Elle peut échapper au lecteur attiré par des aspects plus explicites de l'œuvre, voire à l'auteur, mais aussi ténus que soient les indices, ils finissent par dessiner en filigrane le fantôme du texte enfoui<sup>21</sup>.

Le troisième champ d'études qui a stimulé ma recherche concerne la notion de vie posthume des œuvres, illustrée par l'ouvrage collectif dirigé par Anna Holland et Richard Scholar, *Pre-Histories and Afterlives*<sup>22</sup>, ainsi qu'un numéro récent de la revue *Early Modern French Studies*, intitulé *Posterity*<sup>23</sup>. Les sept articles que contient ce numéro portent sur des auteurs du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles. La riche introduction de Jessica Goodman ouvre de nombreuses pistes de réflexion. Le volume a choisi de se concentrer sur ce que l'introduction appelle « *anticipated afterlives* » :

the different ways in which early modern individuals are aware that they stand to 'live on' in some sense after their biological death (in the individual or collective senses set out by Diderot), and how they attempt to manage this transition to posterity<sup>24</sup>.

Mon point de vue est toutefois un peu différent : je retrace la vie posthume *de fait* de l'œuvre et de son auteur, non celle qu'imaginait Jean de Bueil. Car l'une des particularités du *Jouvencel* est l'apparente absence d'ambition personnelle de son auteur : Jean de Bueil, à la différence des auteurs étudiés dans les articles, ne cherche pas à laisser une trace dans l'histoire, à en croire les propos de son écuyer Tringant qui a laissé un *Commentaire* dans lequel il propose des clés biographiques au *Jouvencel*<sup>25</sup>. Tringant explique en effet que Jean de Bueil a volontairement dissimulé son identité par modestie et qu'« il ne donnoit point

---

<sup>21</sup> On se reportera aussi au livre récent de Mireille Séguy, *Trois Gouttes de sang sur la neige. Sur notre mémoire littéraire. Chrétien de Troyes, Giono, Bonnefoy, Quignard, Roubaud*, Paris, Champion, 2021.

<sup>22</sup> *Pre-Histories and Afterlives. Studies in Critical Method*, edited by Anna Holland and Richard Scholar, London, Routledge (coll. *Legenda*), 2009. Voir aussi Terence Cave, *Mignons' Afterlives. Crossing Cultures from Goethe to the Twenty-First Century*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

<sup>23</sup> *Early Modern French Studies*, 40:1 : *Posterity*, 2018.

<sup>24</sup> Jessica Goodman, « Introduction : What, Where, Who is Posterity », *Early Modern French Studies*, Vol. 40 No. 1, July 2018, p. 2-10, citation p. 4.

<sup>25</sup> *L'exposition* de Tringant a été rédigée environ dix ans après le texte de Jean de Bueil. Voir *infra* chapitre 1.

d'argent pour soy faire mettre es croniquez» («il ne payait pas pour qu'on lui fasse une place dans les chroniques», *Jouvencel*, p. 704). Jean de Bueil a en revanche une ambition morale : «donner cueur et volonté (...) de tousjours bien faire» («donner l'énergie et la volonté de toujours bien agir» *Jouvencel* p. 146) aux hommes d'armes. Ambition pour le texte donc, et non pour la mémoire de son auteur, au point que le *Jouvencel* a beaucoup circulé de manière anonyme. En cela il diffère des mémoires qui visent à assurer la postérité de leurs auteurs et à en corriger éventuellement la réputation. Retracer la vie posthume d'un texte dont l'auteur n'en visait aucune peut paraître une entreprise vouée à l'échec. Mais Jean de Bueil souhaite sans nul doute participer à la dissémination d'un savoir développé collectivement et qu'il est juste, voire nécessaire, de transmettre aux générations suivantes. Il a hérité des connaissances des anciens en matière de guerre, mais la science de la guerre se renouvelle toujours : «de jour en jour et de plus en plus croissent les engins des hommes et renouvellent les manieres de faire» («chaque jour et de plus en plus l'ingéniosité des hommes se développe et les manières de faire se renouvellent», *Jouvencel*, p. 147). Le profit de son ouvrage tient à cette nouveauté qu'il apporte grâce à sa pratique des réalités de la guerre. Il se reconnaîtrait sans doute dans l'ambition des encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle soucieux de collecter et de répandre les connaissances nouvelles<sup>26</sup>. En vérité, il n'est pas indifférent à la question de la gloire personnelle qu'un homme de guerre est en droit d'attendre. Dans le chapitre où les vieux compagnons du *Jouvencel* le sermonnent pour le détourner d'aller à la cour, le premier orateur promet au *Jouvencel* la véritable renommée : «chacun parlera de vous et des vostres, dont il sera renommee après vous, comme il a esté de messire Bertran de Glesquin, messire Gadiffer de la Salle et autres bons chevaliers qui sont mors pauvres.» («chacun parlera de vous et de vos actions dont la réputation vous survivra, comme cela a été le cas pour Monseigneur Bertrand Du Guesclin, Monseigneur Gadiffer de la Salle et d'autres bons chevaliers qui sont morts pauvres», *Jouvencel*, p. 162). Et le second, comparant la vie de l'homme de cour à celui de l'homme de guerre, ajoute : «jamais n'y [à la cour] acquiert on les biens, les honneurs et les grans renommées qui viennent en peu de temps par suivre les armes.» («jamais on n'y acquiert les biens, les honneurs et la grande renommée qu'on obtient en peu de temps par les armes», *Jouvencel*, p. 169). Le souci de la gloire

<sup>26</sup> Sur ce point, voir Jessica Goodman : «An anticipation of posterity for Diderot, then, is both individual and collective, selfish and selfless.», art. cit. p. 3.

posthume préoccupe donc Jean de Bueil, mais pas la sienne propre, semble-t-il. Est-ce la conscience que cette postérité est incertaine qui explique l'effacement de l'auteur que la table des matières introduit comme un « discret et honorable chevalier » (*Jouvencel*, p. 123) ? Ou bien est-ce que son véritable objectif est de faire miroiter cette gloire aux jeunes gens qui s'engagent dans les armes pour les conduire à se dépasser ?

On dira que la quête patiente des traces laissées par Jean de Bueil et son *Jouvencel* contribue finalement à lui donner plus d'importance qu'il n'en a réellement eu. Ce paradoxe a été bien exposé dans l'introduction de Jessica Goodman :

If a presence among readers, critics, and historians of the future is a measure of posthumous survival, then we are implicated, not only in enacting that posterity, but in many cases — and particularly in the tendency of the academy to seek out and rehabilitate minor figures — in positively creating it<sup>27</sup>.

Les précautions avec lesquelles j'ai présenté mon enquête et mon hypothèse ne doivent cependant pas laisser penser que le *Jouvencel* fut l'un de ces textes mineurs vite oubliés que j'ai mentionnés. Sa survie est au contraire remarquable et, par certains côtés, insolite car on le voit resurgir dans des lieux où on ne l'attendait guère, comme dans le roman de Kem Nunn. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, le *Jouvencel* et son auteur ont certes connu quelques éclipses, la nature de leur notoriété a varié, mais on peut suivre sans rupture la vie posthume de l'œuvre, parfois souterraine, parfois exposée à la lumière. Le texte a déjà connu un indéniable succès au moment de sa rédaction. Préservé dans 16 manuscrits, imprimé à quatre reprises de la fin du XV<sup>e</sup> siècle au milieu du XVI<sup>e</sup>, il a très vite figuré dans les bibliothèques de grands seigneurs. Qu'est-ce qui a assuré son succès ? Pendant un temps au moins la notoriété de son auteur : Jean de Bueil a laissé le souvenir d'un capitaine habile et efficace et d'un engagement indéfectible au service de son roi. Avant lui, après lui, d'autres Bueil se sont illustrés constituant un véritable lignage de grands hommes de guerre<sup>28</sup>. Le renom des Bueil a donc pu favoriser la diffusion du texte,

---

<sup>27</sup> *Ibid.* p. 8.

<sup>28</sup> Parmi les grands capitaines français, Brantôme fait l'éloge du comte de Sancerre, Louis de Bueil, arrière-petit-fils de Jean. Il rappelle alors le prestige de son lignage : « Nous parlons ast'heure du conte de Sancerre, qui a esté un très-sage, brave et vaillant capitaine ; aussi en avoit-il la façon très-belle et honorable représentation, homme de bien et d'honneur, n'ayant jamais dégénéré de ses prédécesseurs, dont il y en a eu de grands

bien que, on le verra, le lien entre l'auteur et l'œuvre ne se soit pas toujours maintenu. L'autre raison de cet accueil favorable est tout simplement le contenu de l'œuvre. Elle a été utilisée comme une source historique sur la Guerre de Cent ans, sur la chevalerie ou l'histoire des armes par des érudits, comme une œuvre morale par d'autres lecteurs. Mais il est frappant qu'à toutes les époques, depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XXI<sup>e</sup>, l'un des attraits exercés par le *Jouvencel* réside dans sa célébration de la grandeur de l'état militaire, dans son apologie de la fraternité des armes dont témoigne la citation envoyée par Big D à Eldon Chance. La manière dont Jean de Bueil a raconté la dureté de la guerre et le compagnonnage qu'elle fait naître a fait écho à l'expérience des soldats, engagés ou conscrits.

Pour suivre la trace du *Jouvencel* et en comprendre la réception, je suis d'abord partie des manuscrits. L'identité de leurs commanditaires et les riches programmes iconographiques qui ornent presque la moitié d'entre eux sont, plus que des indices, des témoignages clairs des lectures variées que le texte a suscitées. Un travail similaire peut être réalisé à partir des imprimés. Je consacre un premier chapitre à l'étude de cette réception immédiate. Les manuscrits ont ensuite circulé ; ils sont passés dans de nouvelles bibliothèques par hasard parfois, parfois sciemment acquis par de nouveaux lecteurs. Interpréter cette circulation s'avère plus difficile. Comment affirmer avec certitude qu'un nouveau possesseur a en effet lu le *Jouvencel* ? Dans quelques cas, le lecteur le dit expressément : Vulson de la Colombière, La Curne de Sainte-Palaye, Barante, Aragon affirment en avoir consulté des manuscrits. Dans d'autres cas, des rencontres de pensée ou d'expression peuvent le laisser imaginer. Le grand poète espagnol Ercilla, auteur de l'*Araucana* a offert son manuscrit du *Jouvencel* à Philippe II. Il est difficile d'imaginer que cet homme d'armes et de lettres n'ait pas ouvert et parcouru un livre si proche par certains aspects de l'œuvre qu'il était en train de composer. Le deuxième chapitre porte sur ce *Jouvencel* chilien. Le troisième s'intéresse à la manière dont le texte a été lu par des hommes de guerre. Il s'appuie à la fois sur la circulation effective des manuscrits, sur des références directes au *Jouvencel* et sur ce qui apparaît plutôt comme des réminiscences possibles, dues à un

---

capitaines, admiraux et mareschaux de France.» (*Œuvres complètes* de Pierre de Bourdeille seigneur de Brantôme, éd. Ludovic Lalanne, Paris, Renouard, 1864-1882, tome 3, 1867, p. 233 ; édition accessible sur Gallica). Sans doute Brantôme pense-t-il à Jean de Bueil quand il évoque les amiraux et maréchaux de France.

phénomène d'innutrition. Un quatrième chapitre suit les cheminements séparés de l'auteur, personnage historique dont la vie aventureuse fait presque un personnage de roman, et du livre, jusqu'à leurs retrouvailles grâce au travail d'érudition de La Curne de Sainte-Palaye. Enfin, je consacre une dernière étude à des écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, ou contemporains, en particulier à l'auteur qui m'a engagée dans mon enquête : Aragon, lequel s'est reconnu dans le jeune Jean de Bueil et a pu penser à la fois la guerre moderne et le roman réaliste grâce à la lecture du *Jouvencel*.

On le voit, mon étude s'engage dans deux directions. D'une part, elle examine une réception qu'on pourrait appeler intellectuelle : l'usage que des ouvrages savants, militaires ou non, ont fait du traité de Jean de Bueil. D'autre part, elle essaie de repérer une réception plus «émotionnelle» : comment le message contenu dans le texte est entré en résonance avec l'expérience ou l'imaginaire personnel d'un écrivain. Il arrive dans certains cas, comme chez Aragon, que les deux réceptions se conjuguent. Il arrive qu'une œuvre de fiction fasse une utilisation savante du texte et inversement qu'un ouvrage en apparence utilitaire laisse deviner une rencontre affective dont l'auteur n'a que confusément conscience ou qu'il garde volontairement à distance. Cet enchevêtrement justifie la poursuite concomitante des deux lignes de réflexion. J'ai conscience des sauts quantiques que j'impose à mon lecteur en passant d'une œuvre littéraire aux slogans d'une campagne de recrutement de l'armée, de l'étude détaillée (et peut-être fastidieuse) de programmes iconographiques à celle de traités techniques d'art militaire. Mon objet m'y contraint et l'usage variable qui en a été fait souligne son hybridité.

*Le Jouvencel* décrit la formation de l'homme de guerre idéal au XV<sup>e</sup> siècle, rompu à la fois au combat régulier et à la guérilla. Il doit donc posséder, entre autres talents, celui de savoir agir discrètement et secrètement, de couvrir littéralement ses traces. Lorsqu'il part en aventure avec ses compagnons, le héros prend ainsi bien soin de refermer toutes les barrières des champs derrière lui, d'éviter les marais et les lieux bourbeux où les hommes pourraient laisser des empreintes ; il se munit d'«une espine et ung rameau et le trayn[e] par sur [leur] trac tant que onques n'y par[ait]» (un rameau épineux et une branche qu'il traîne sur leur trace pour la rendre invisible, *Jouvencel*, p. 157). Il suit en cela les recommandations de son capitaine qui lui aussi fait «trayner un rameau pour couvrir leur trac» (*Jouvencel* p. 158). Couvrir son trac, c'est ce qu'a fait aussi Jean de Bueil qui a souhaité dissimuler son identité pour que son œuvre

ne profite pas du renom de son auteur mais vive de sa propre vie. Il n'en a pas moins laissé malicieusement quelques indices pour les lecteurs avertis, ainsi quand un lieutenant du roi rapporte un bon mot de Jean III de Bueil, le propre grand-père de l'auteur (*Jouvencel*, p. 319), ou lorsque l'un des compagnons du héros parle d'un prisonnier bavard et aussi « menteur que ce jouvenceau qui fut a l'admiral de Bueil » (aussi menteur que ce jouvencel de l'amiral de Bueil, *Jouvencel*, p. 275), déclaration qu'on peut lire comme une signature de biais<sup>29</sup>. Quant au personnage principal, il est pourvu d'un pseudonyme, le Jouvencel, qui est encore une manière de brouiller les pistes. On ne s'étonnera pas qu'une œuvre écrite sous de telles auspices s'avère difficile à traquer.

---

<sup>29</sup> Sur ce point, voir l'édition du *Jouvencel*, introduction p. 18.